

LOUISE DUNETON

COLLABORATION

SCÉNOGRAPHIE

Gourmandise ou il faut beaucoup aimer la vie
C^{ie} Les Bas-bleus
création 2023



SCÉNOGRAPHIE

Gourmandise ou il faut beaucoup aimer la vie
C^{ie} Les Bas-bleus
création 2023



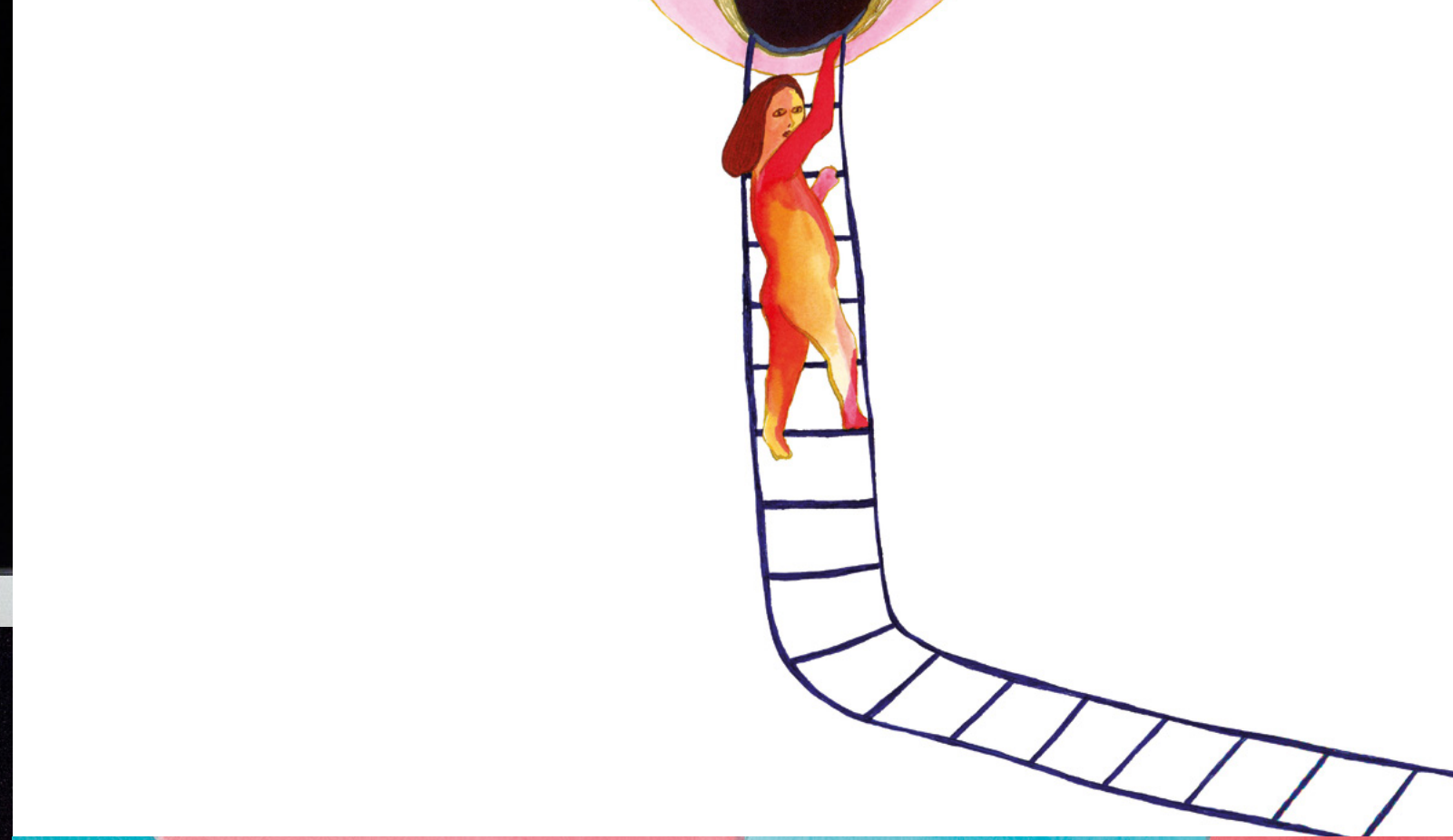
SCÉNOGRAPHIE

Gourmandise ou il faut beaucoup aimer la vie
C^{ie} Les Bas-bleus
création 2023



SCÉNOGRAPHIE

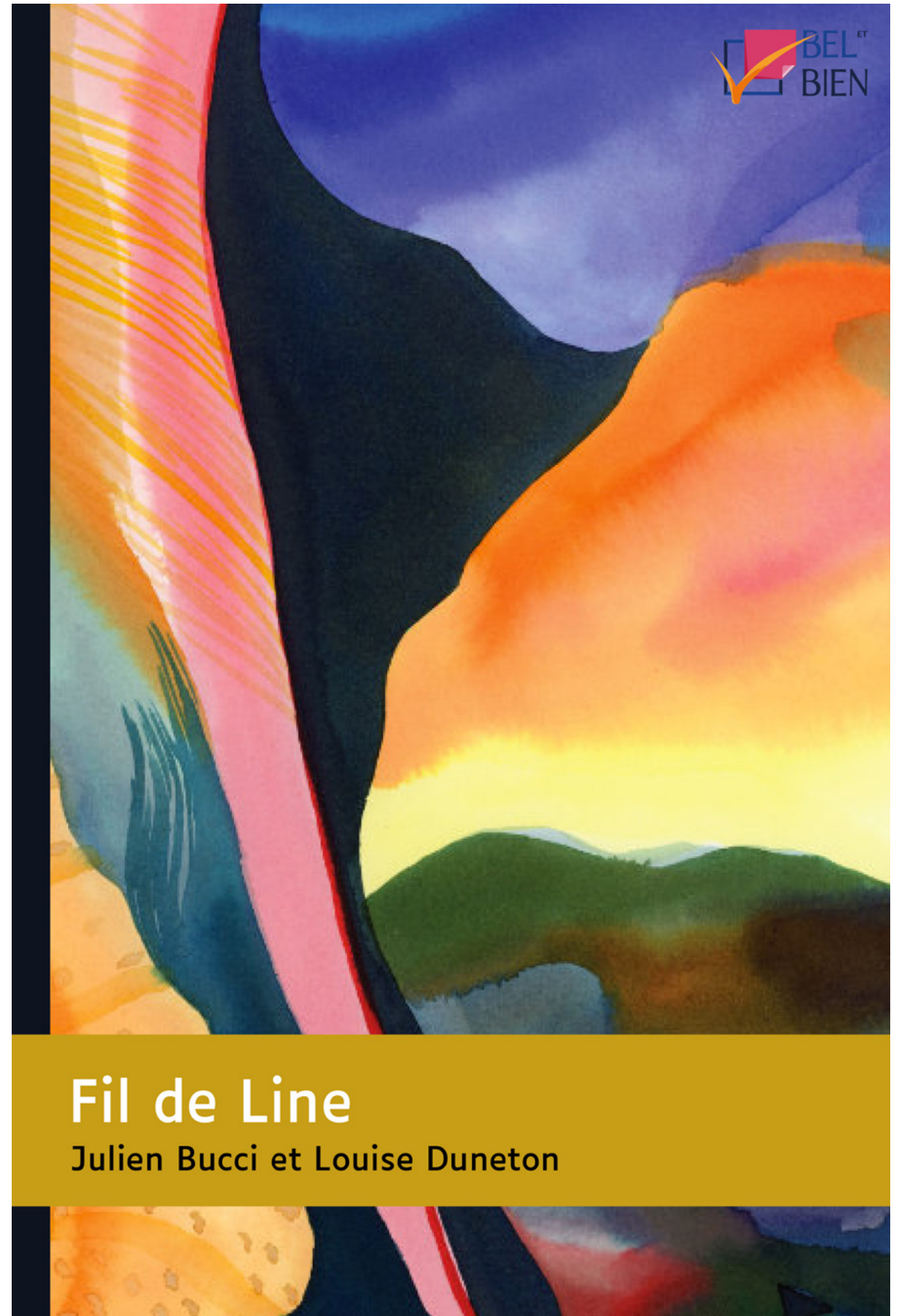
Filles & Soie
C^{ie} Les Bas-bleus
création 2023



SCÉNOGRAPHIE

Filles & Soie
C^{ie} Les Bas-bleus
création 2023





Fil de Line

Julien Bucci et Louise Duneton

COLLABORATION

Anthologie 22RUEMULLER
2022



PENSER

VOYAGER

VIVRE

AUTREMENT



La mécanique du massacre

À l'aide des archives, l'historien Jérémie Foa a reconstitué heure par heure le massacre de la Saint-Barthélemy. Une tuerie organisée, et moins populaire qu'on ne le pensait.

C'est l'un des épisodes des guerres de Religion les plus meurtriers en France. Au matin du 24 août 1572, le massacre de la Saint-Barthélemy contre les protestants commence et, en quelques jours, fera plus de trois mille morts à Paris. Hommes, femmes, enfants sont tués, démembrés et jetés à la fosse ou dans la Seine. Cette histoire, connue dans ses grandes lignes politiques, a désormais des noms et des visages. »

Les conversions ou abjurations des protestants ont-elles été nombreuses ?

Oui, à Paris comme à Rouen ou ailleurs, les protestants abjurent par milliers et, de fait, ces conversions au catholicisme leur garantissent dans la plupart des cas d'avoir la vie sauve. Seuls les huguenots les plus en vue, les plus connus n'ont pas eu même le temps de se convertir, ils ont été fauchés par leurs voisins dès les premières heures des tueries sans avoir l'alternative de l'abjuration. C'est aussi ce qui distingue ce massacre d'autres tueries – promettre de changer de religion devant l'évêque était parfois suffisant pour se sauver. Cela étant, la question religieuse, quoique décisive, n'était pas le seul motif. Certains ont aussi profité des violences pour s'enrichir, se débarrasser de concurrents talentueux, d'une épouse infidèle ou indépendante, d'un voisin trop riche. Et puis les miliciens qui avaient emprisonné les huguenots entre 1568 et 1570 avaient amassé ainsi un véritable trésor de guerre, qu'ils étaient fort peu désireux de rendre à leurs légitimes propriétaires.

Pourquoi manger du jambon et des œufs était-il une preuve à charge ?

Il est très difficile de prouver que des gens « croient mal ». Les traces matérielles de leurs pratiques hétérodoxes sont donc très utiles, car elles viennent matérialiser les mauvaises pensées. Manger de la viande ou des œufs en temps de carême – ce qui était interdit par l'Église mais ne l'était pas par les protestants – devenait ainsi une preuve accablante d'appartenance à la religion réformée.

Le fait de jeter les corps souvent mutilés dans la Seine revêt-il un sens particulier ?

Il y a une dimension symbolique, comme l'a montré l'historien Denis Crouzet. La chute des âmes à la Seine mime celle des âmes en enfer, et l'eau du fleuve, qui rejoint celle du baptême, joue un rôle purificateur. Il y a aussi une explication pragmatique : au XVI^e siècle, la Seine est un égout à ciel ouvert, c'est donc l'endroit le plus évident pour se débarrasser des corps des victimes. Très rapidement, la nouvelle de ces massacres parisiens se diffusera en province et déclenchera ailleurs de nouveaux massacres. À



À LIRE

Toux ceux qui tombent. Visages du massacre de la Saint-Barthélemy, de Jérémie Foa, éd. La Découverte, 352 p., 18 €.

blante banalité : on achète un immeuble, des rentes, on paie son loyer, on se marie, on met ses enfants en apprentissage, tandis qu'à côté, à quelques pas et au même instant, des hommes et des femmes sont égorgés. L'interprétation de ces documents demeure très délicate. Peut-on imaginer que des contemporains aient acheté un logement à midi et massacré leurs voisins à 2 heures ? Rien d'impossible, mais la persistance de cette vie quotidienne interroge. S'agit-il d'une cruelle indifférence des catholiques qui continuent imperturbables de « vivre leur vie » tandis que leurs voisins sont mis à mort ? Ou au contraire, hypothèse plus généreuse, est-ce une façon de ne pas rentrer dans le massacre, une forme de résistance passive ? Même dans des événements paroxystiques, les acteurs disposent en tout cas toujours d'une marge de manœuvre, et tous n'ont pas succombé à l'appel au meurtre.

Quelles ont été les différentes lectures et interprétations jusqu'à aujourd'hui de la Saint-Barthélemy ?

Pendant plusieurs siècles, historiens comme témoins ont été d'accord sur un point : Catherine de Médicis et ses fils avaient prémédité le massacre et étaient responsables des milliers de morts protestants. Les uns déploieraient cette préméditation, les autres s'en réjouissaient. Depuis une trentaine d'années, l'image de Catherine de Médicis a été réhabilitée et l'on sait désormais qu'elle était une femme de paix, attachée à la douceur et à la réconciliation par la parole des catholiques et des protestants. Il est évident désormais qu'elle n'a pas planifié les massacres de la Saint-Barthélemy, mais qu'elle a été en grande partie débordée par les catholiques radicaux. *Propos recueillis par Gilles Heuré Illustrations Louise Duneton pour Télérama*

JÉRÉMIE FOA

2015
Le Tombeau de la paix. Une histoire des édits de pacification (1560-1572), éd. Pulim.

2021
Avec Pochev : *Sacrées guerres. De Catherine de Médicis à Henri IV*, coll. Histoire dessinée de la France, coéd. La Revue dessinée-La Découverte.

2021-2022
Membre de l'Institute for Advanced Study, à Princeton.

Lyon le 31 août, ou à Toulouse plus tard, en octobre, des centaines de huguenots désarmés sont tués par une poignée d'hommes décidés à en finir avec leurs voisins.

Y a-t-il eu aussi des voisins qui ont protégé et sauvé des protestants pendant ces journées ?

On remarque face au massacre toutes les attitudes possibles, depuis la participation zélée aux violences jusqu'aux actions de sauvetage, en passant par tous ceux qui ont détourné les yeux, se sont réjouis en silence ou sont restés indifférents. À Paris comme à Lyon ou Toulouse, on trouve dans les archives des notaires de très émouvants « certificats de catholicité » signés par des catholiques en faveur de leurs voisins protestants et qui sont, selon toute évidence, de faux papiers. Ces pieux mensonges ont sauvé la vie de dizaines de personnes, dont par exemple, à Lyon, l'orfèvre huguenot Augustin Cerize, dont les voisins jurent devant notaire l'avoir toujours connu catholique.

La vie semblait continuer pendant les massacres...

C'est probablement ce qui m'a le plus choqué au cours de mon enquête. La grande majorité des archives produites au cours des jours de massacre documentent des actes d'une trou-

PENSER
VOYAGER
DÉCOUVRIR

AUTREMENT



Sédentaire, c'est l'enfer

Non, l'agriculture n'a pas libéré Homo sapiens ! En l'assignant à résidence, sous la férule de l'Etat, elle l'a asservi. Une impasse pour l'humanité, dit l'anthropologue James C. Scott.

C'est une belle histoire racontée aux enfants – et aux adultes – depuis la nuit des temps : pendant la plus grande partie de son existence, *Homo sapiens* a vagabondé dans la nature, pratiquant la chasse et la cueillette, menant une vie rude et dangereuse. L'idée lui vint un jour de labourer la terre, de semer du blé et de l'orge, de domestiquer certains animaux et de se sédentariser : la civilisation était née, et avec »

pris que notre alimentation et notre santé s'étaient grandement améliorées avec l'invention de l'agriculture, est une légende ! L'humanité a fait des va-et-vient entre les modes de vie pendant des milliers d'années avant de trancher en faveur du modèle agricole que nous connaissons encore aujourd'hui.

Qu'avons-nous perdu dans ce choix ?

La relation avec le monde naturel devient bien plus pauvre quand tant d'efforts sont consacrés à la culture d'un seul grain. *Homo sapiens*, une fois « domestiqué » par l'agriculture, s'est retrouvé prisonnier d'une austère discipline monacale, rythmée par le tic-tac contraignant d'une poignée d'espèces cultivées. Les Etats, pour stabiliser à la fois la récolte et la population dont ils avaient besoin pour cultiver la terre, ont dû se lancer dans des guerres qui ne visaient pas la conquête de territoires mais la capture de futurs paysans-esclaves, ou de femmes en âge de procréer pour accroître la population des travailleurs. L'Etat n'a pas été créé pour protéger les populations mais pour mettre les gens au travail, et stocker la nourriture primordiale.

N'embellissez-vous pas la vie des chasseurs-cueilleurs, n'assombrissez-vous pas le rôle des premiers Etats ?

Si vous déterrez deux squelettes d'individus ayant vécu à peu près à la même époque – un chasseur-cueilleur d'un côté, un habitant d'un Etat ancestral de l'autre –, vous observerez à coup sûr que les os du premier révèlent beaucoup moins de carences nutritives, beaucoup moins d'interruptions de croissance dues à une mauvaise alimentation, que les os du second. Leurs squelettes, aussi, sont plus grands. Bien sûr, les chasseurs-cueilleurs étaient susceptibles de faire des chutes, de croiser des animaux sauvages ou de mourir de maladie, mais il ne fait aucun doute qu'ils étaient en meilleure santé que leurs alter ego « domestiqués ».

Aujourd'hui, beaucoup soupçonnent l'agriculture intensive d'être à l'origine de maladies modernes...

Le pire, c'est que ce modèle, qui a servi de base pour la construction d'à peu près tous les Etats jusqu'au XVIII^e siècle, perdure, alors que, nous le savons, tirer l'essentiel des calories dont nous avons besoin d'une seule sorte de grain n'est pas bon pour la santé. Sans parler des

JAMES
C. SCOTT1936
Naissance dans
le New Jersey
(Etats-Unis).1978-1980
Travail de terrain
dans un village
en Malaisie.Depuis 1991
Directeur du
programme des
études agraires,
université
de Yale.2013
*Zomia ou l'art
de ne pas être
gouverné*,
éd. du Seuil.

moyens mis en œuvre pour booster les récoltes – l'utilisation d'herbicides et de pesticides toxiques notamment –, ou de l'utilisation d'antibiotiques pour les poulets et les vaches.

Mais peut-on nourrir tout le monde, sans forcer la nature ni les hommes ?

C'est une question difficile, et ce n'est plus le chercheur qui vous répond, mais le citoyen plutôt bien informé, à qui vous demandez de jouer au prophète. Pouvons-nous nourrir 8 milliards d'êtres humains avec un système agricole moins destructeur ? Nous avons déjà atteint les limites de cette agriculture dévastatrice. Son modèle a échoué puisqu'il met en péril la survie même de l'humanité ! Il faut donc le réformer. Mais il existe une réponse plus radicale à votre question. En 1800, à la veille de la révolution industrielle, nous étions 1 milliard sur cette planète. Nous sommes désormais 8 milliards : je suis persuadé que nous devons réduire la population mondiale jusqu'à ce qu'elle redescende à 3 ou 4 milliards d'individus sur terre, si nous voulons qu'un jour chacun puisse avoir une vie décente sans pour autant tout détruire.

Mais comment faire baisser la démographie mondiale ?

On peut déjà compter sur les toxines que nous dispersons dans l'atmosphère, et sur les perturbateurs d'hormones, qui ont un effet radical sur la fertilité de l'*Homo sapiens*... Les rapports mondiaux sur l'extinction des espèces ne poussent pas, eux non plus, à l'optimisme. Mais la baisse de la population mondiale ne se fera pas du jour

au lendemain, et les comportements doivent changer dès maintenant. Malheureusement, bien que les dangers qui se profilent soient apocalyptiques, ils restent abstraits pour la plupart des gens, qui ne perçoivent toujours pas de changements liés à la dégradation de la nature dans leur vie quotidienne. Chacun poursuit son shopping, sillonne la planète pendant ses vacances et continue d'acheter des produits ultra pollués comme s'il n'était pas responsable... J'ai le sentiment que la volonté politique nécessaire pour changer le cours des choses ne sera effective que lorsque de véritables catastrophes modifieront radicalement notre mode de vie. Il sera peut-être trop tard, et les pouvoirs en place pourront être tentés d'imposer un nouvel ordre écologique par la force, une dictature verte.

L'éducation ne suffira donc pas à renverser le récit que vous dénoncez dans votre livre ?

Si nous ne regardons l'Histoire que comme une succession de progrès réalisés par l'humanité dans son habitat, sa santé, ses loisirs, la productivité de son travail..., nous passons à côté de vérités très importantes sur les premières étapes de notre civilisation. Ces vérités devraient pourtant nous aider, en nous rendant plus sceptiques sur notre modèle. Avons-nous encore le temps de changer le *storytelling* sur les débuts de notre civilisation, et donc nos habitudes ? Rien n'est moins sûr.

Propos recueillis par
Olivier Pascal-Moussellard
Illustrations Louise Duneton
pour Télérama

PENSER
VOYAGER
DÉCOUVRIR

AUTREMENT



En arrière toute!

On n'arrête pas le progrès... et pourtant, la démocratie n'a plus la cote, les inégalités s'accroissent. Selon des chercheurs, ce début de siècle est celui de la grande régression.

Si un mot devait résumer notre modernité, «paradoxe» ne serait pas le plus mauvais. Nous vivons dans un monde où la qualité de vie s'est incontestablement améliorée – sauf celle des plus fragiles, qui s'est détériorée. Grâce au progrès technique, les besoins matériels sont mieux satisfaits... mais la Terre menace de devenir inhabitable. On s'est affranchi du poids de la famille, caractéristique des sociétés »

creuse cette nouvelle dépendance à travers un exemple de la vie quotidienne: «La plupart des gens, aujourd'hui, n'habitent plus dans la même rue que leurs parents et ont un besoin impératif de placer leurs enfants en crèche.» Mais la crèche est un service qui n'est pas offert à tout le monde, loin s'en faut. Du coup, «l'individu, en raison de la décollectivisation de l'Etat social et de la déconstruction de ses réserves de solidarité, est entré dans un processus d'individualisation essentiellement négatif», souligne le sociologue. Que l'Etat renonce à garantir la meilleure protection contre les aléas de l'existence et l'autonomie promise à chacun d'entre nous par la modernité peut vite se transformer en ultramoderne solitude. Le comble, c'est que nous voilà donc «condamnés à la liberté», estime l'essayiste Pankaj Mishra.

On pourrait multiplier les exemples à l'envi. Et rappeler que d'autres, avant, ont tiré la sonnette d'alarme. Comme Hartmut Rosa, sociologue et philosophe allemand, il y a dix ans déjà. Four à micro-ondes, machines à laver le linge et la vaisselle, photocopieuse, imprimante, ordinateur, téléphone portable... Au service du bien-être, ces appareils devaient permettre aux individus de s'économiser. Le travail promettait d'être moins chronophage, le quotidien de s'alléger, les tâches répétitives de disparaître. En 1964, le magazine *Life* y croyait dur comme fer: «Les Américains font désormais face à un excédent de loisirs», proclamait un gros titre. Le rêve? Avec le recul, c'est en grande partie l'inverse qui s'est produit: stress, urgence et frénésie se sont emparés de nos vies. «Nous n'avons pas le temps, alors même que nous en gagnons toujours plus», observe Hartmut Rosa dans *Accélération* (éd. La Découverte, 2010).

Le XXI^e siècle est donc hanté par les contradictions. Et, pour plusieurs plumes de *L'Age de la régression*, Donald Trump, l'homme d'affaires passé président des Etats-Unis, incarne à lui tout seul un des symptômes les plus parlants du mariage schizophrène de la globalisation et du protectionnisme. C'est notamment le point de vue de Bruno Latour, professeur de sciences politiques: «L'originalité de Trump, c'est de conjindre dans un même mouvement, premièrement, la fuite en avant vers le profit maximal en abandonnant le reste du monde à son sort (les nou-



Beaucoup de citoyens ont perdu l'espoir de peser sur les politiques qui régissent leur vie.

veaux ministres chargés de représenter les «petites gens» sont des milliardaires!); deuxièmement, la fuite en arrière de tout un peuple vers le retour aux catégories nationales et ethniques («Make America great again» derrière un mur!), détaille-t-il. Son populisme réactionnaire n'est pas sans lien avec le néolibéralisme. D'ailleurs, les deux s'alimentent, va jusqu'à dire la philosophe Nancy Fraser: «Libéralisme et fascisme constituent les deux versants profondément interconnectés du système mondial capitaliste», assure-t-elle. Avec ses laissés-pour-compte, le «meilleur des mondes» a produit un monstre de racisme et de misogynie.

Prenant acte de la grande régression qui menace aussi la France, plusieurs candidats à la présidentielle ont décidé de lui opposer «un futur désirable» (Benoît Hamon), le «progrès humain» (Jean-Luc Mélenchon), ou encore «l'espérance» et le «progressisme» (Emmanuel Macron). Simples slogans de campagne, lieux communs qui ne

mangent pas de pain? Des idées concrètes ont pourtant émergé, qui taillent enfin dans le roc de la régression, comme le revenu universel ou l'extension du RSA aux jeunes adultes, le référendum d'initiative populaire ou le passage à la VI^e République, la scolarité obligatoire jusqu'à 18 ans, la défense du bien-être animal, la sortie du nucléaire... Autant d'invitations à améliorer la qualité de vie par des politiques capables de prendre à bras-le-corps le rôle de l'éducation, les conditions de travail, le rapport à l'environnement et les questions démocratiques. Dans un essai récent, le sociologue allemand Peter Wagner en appelait lui aussi à «sauver le progrès». Il faudra, pour cela, s'entendre sur les mots et définir ensemble la méthode, pour s'épargner, cette fois, le revers de la médaille. — **Marion Rousset**

Illustrations **Louise Duneton** pour Télérama

1 «The danger of deconsolidation: the democratic disconnect».

MÉDOR

HISTOIRE

UN CORPS HORS-NORME

ÉP. 1

LIBRE ACCÈS

🕒 4MIN

La chirurgie miraculeuse

Episode 1/3

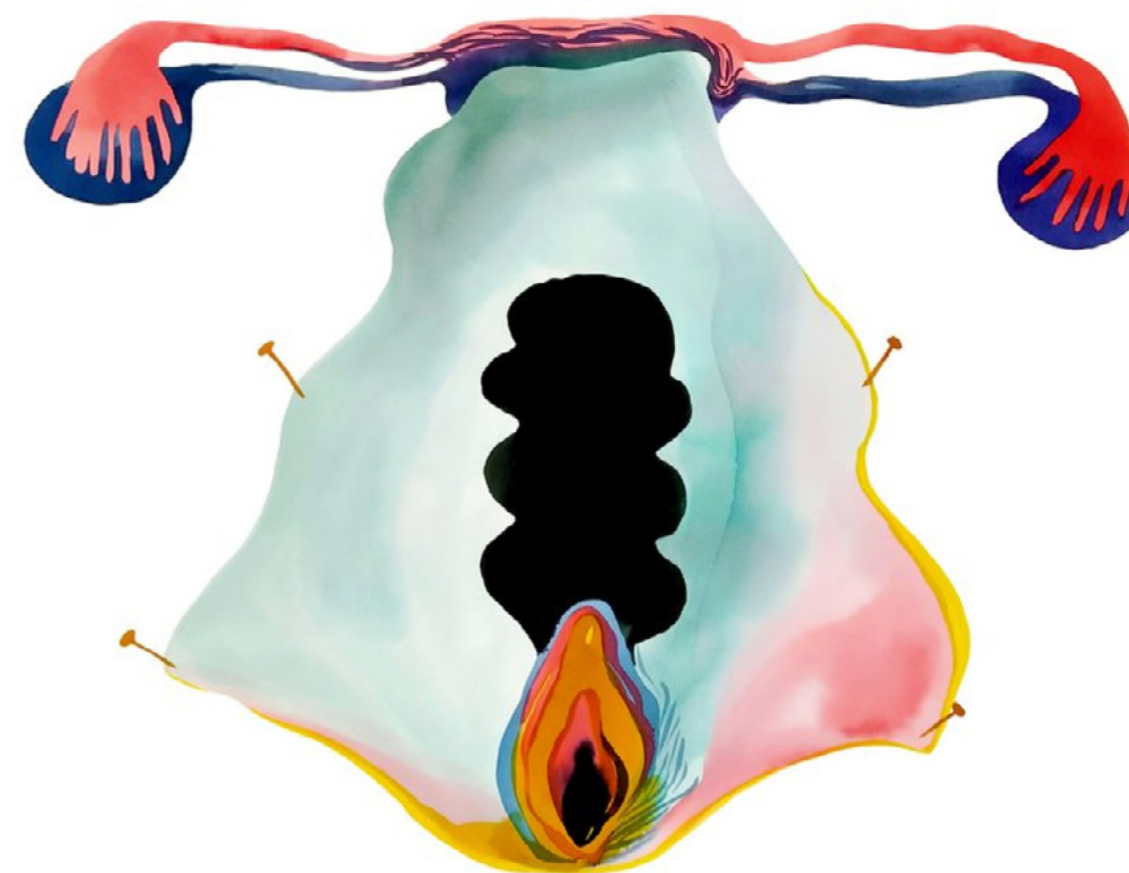
AUTEUR·E : [LOUISE DUNETON](#) & [ONDINE WERRES](#) (CC BY-NC-ND)
PUBLIÉ LE 05/10/2021

À l'adolescence, Sasha découvre que son corps n'est pas tout à fait comme celui des autres. Une particularité qui l'amène tout droit au bloc opératoire. Onze ans après avoir été victime d'une grave erreur médicale, elle raconte son histoire à Médor.



Louise Duneton. Tous droits réservés

MÉDOR

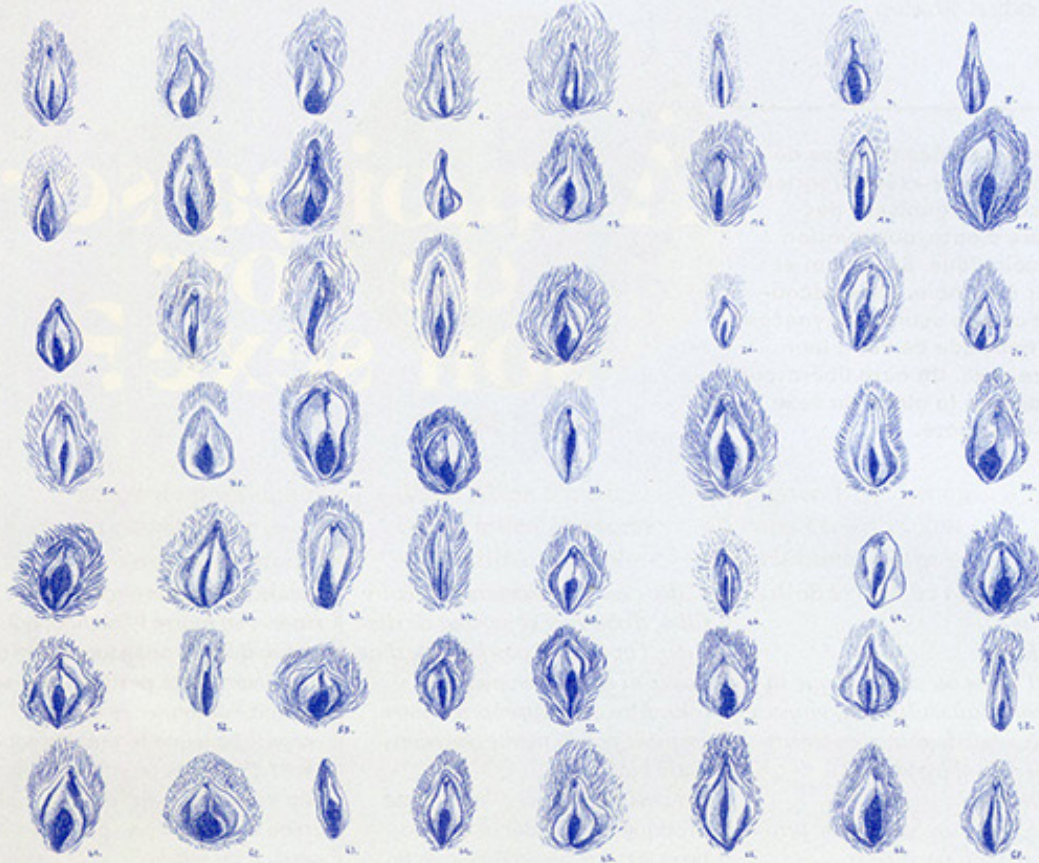


Louise Duneton. CC BY-SA

Médecine hétéronormée

Géraldine Dan, présidente de l'association MRKH Belgium, constate une hétéronormativité généralisée dans la société. « *L'identité d'une femme reste intimement liée à la présence d'un vagin et à la capacité à porter un enfant.* »

Elle-même atteinte du syndrome, son expérience personnelle en témoigne : « *Mon opération m'a permis de me sentir plus femme et de parler du syndrome plus facilement.* » Et de poursuivre : « *Ce ne devrait pas être le cas.* » Selon elle, on n'informe pas suffisamment les femmes concernées sur la possibilité de ne rien faire ou, en tout cas, de ne pas passer par l'intervention médicale. « *L'intersexuation est trop souvent vue comme une maladie à réparer. Et, trop souvent, la chirurgie est présentée comme une solution facile. Alors que c'est tout l'inverse.* »



« Collection n°2 » par Louise Duneton

d'entendre les plaintes de femmes sous pilule qui se plaignaient d'une baisse de libido par exemple, et à qui on donnait une fin de non-recevoir. » Critique d'une médecine faite d'experts, où le patient n'a pas voix au chapitre, critique d'une science gynécologique toujours marquée par les valeurs patriarcales dans laquelle elle est née, critique d'un capitalisme qui a ajouté une nouvelle forme d'oppression des corps en les marchandisant : derrière l'apparence anecdotique d'une « simple » ignorance de son corps, se cachent

toujours des enjeux politiques.

Quand elle parle de ces parties de « spéculum-miroir », Fabienne parle de véritable « révolution » dans sa vie. « Ça paraît fou de dire ça, mais c'est vrai. C'est une réappropriation de son corps à 100%, une création de savoir horizontale, qui ne vient pas d'un médecin tout-puissant, et ça n'a rien à voir pour moi avec une volonté de remplacer le médecin ou de me soigner. C'est autre chose ! » Fabienne raconte même comment, à la suite de ces sessions, elle a fini par quitter son petit ami, après

neuf ans de relation. « Bien sûr, ce n'est pas ça qui a décidé de notre séparation, mais ça a contribué à me rendre plus autonome dans mes choix de vie. »

Hein, quoi ? Se regarder le vagin pourrait donc te pousser à changer de vie ? À ce point ? Catherine Markstein, médecin et coordinatrice de l'asbl Femmes et Santé, qui propose des ateliers d'auto-observation gynécologique à Bruxelles, explique : « Dans ces groupes, on ne reste jamais dans l'intellectuel pur. Passer à l'acte, se réapproprier le corps par le corps



LEISE DUNETON. CC BY-NC-SA

est très important. Ensuite, le fait d'être en groupe apporte une solidarité, une dimension collective, un partage, qui permet aux femmes de prendre confiance, de s'émanciper. »

« VIEILLES SORCIÈRES POIL-AUX-PATTES »

Et dans notre société, le self-help garde toujours une force politique. C'est l'avis de Valérie Piette, historienne, professeure à l'ULB, spécialiste de l'histoire des femmes et des questions de genre : « Bien

sûr, cette pratique est née chez des femmes blanches, bourgeoises américaines, mais elle fut subversive et le reste toujours aujourd'hui. Elle en dit long sur la « volonté de savoir » au sens où Michel Foucault l'entend, sur les lacunes qui perdurent concernant la connaissance de nos corps et les enjeux qui l'entourent. » Prenons la gynécologie. « Cette science a été conçue dans une société patriarcale et dans une optique nataliste, ce qui a eu des conséquences sur la construction même de cette médecine et de sa pratique. Un seul exemple : tout homme devrait un jour au moins mettre les pieds dans ces étriers, nu, pour comprendre cette relation de dominant-dominé. » Même si cette position n'est pas vécue comme une humiliation par toutes les femmes, des médecins, comme le très médiatique François Martin Winckler, commencent d'ailleurs à diffuser l'idée qu'il est tout à fait possible d'ausculter les femmes dans d'autres positions, comme la position « à l'anglaise », autrement dit sur le côté.

Aujourd'hui, la plupart des groupes de self-help restent informels, et la pratique est encore souvent jugée négativement, vue au mieux comme une soirée Tupperware inutile ou comme un acharnement militant de « vieilles sorcières poil-aux-pattes » (oui, oui, c'est textuellement une des réactions entendues à l'évocation de cet article).

UN SEXE « SALE ET DANGEREUX »

Mais certaines structures comme l'asbl Femmes et Santé ou plus récemment l'asbl CEFA à Louvain-la-Neuve, coanimée par Lara Lalman, organisent ce type de groupes aussi en Belgique. Un si

gnal fort, d'après cette dernière : « Cela ouvre la pratique à un public plus large, pas forcément composé de militantes chevronnées. D'ailleurs, on voit que les choses bougent, certains gynécologues commencent à proposer un miroir à leurs patientes en consultation. »

Car la gynécologie est avant tout un miroir de la place du corps féminin dans la société. C'est ce que rappelle Julie de Ganck, doctorante à l'ULB, auteure d'une thèse sur l'histoire de la gynécologie belge : « S'ils ont largement profité de la minorisation de la femme, les gynécologues ont aussi partagé les stigmates portés par le sexe féminin, tout comme ils ont pu participer aux processus d'émancipation. »

Pour la philosophe Valérie Piette, il est une certitude : « On vient d'une société où le sexe de la femme fait peur, où on le voit comme quelque chose de sale, de dangereux. Le simple fait que cette pratique soit encore mal perçue montre que tout n'est pas réglé... »

Chloé Andries

1. Son prénom a été modifié.

2. Selon Vanessa D'Hooghe, dans son article « Spéculum, miroir et identités : le self help gynécologique à Bruxelles dans les années soixante-dix », dans *Regards sur le sexe*, ouvrage collectif, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2013.

COLLABORATION

Presses Universitaires de la Sorbonne
2018



COLLABORATION

Tout Graphisme! Centre Pompidou Studio 13-16
2014



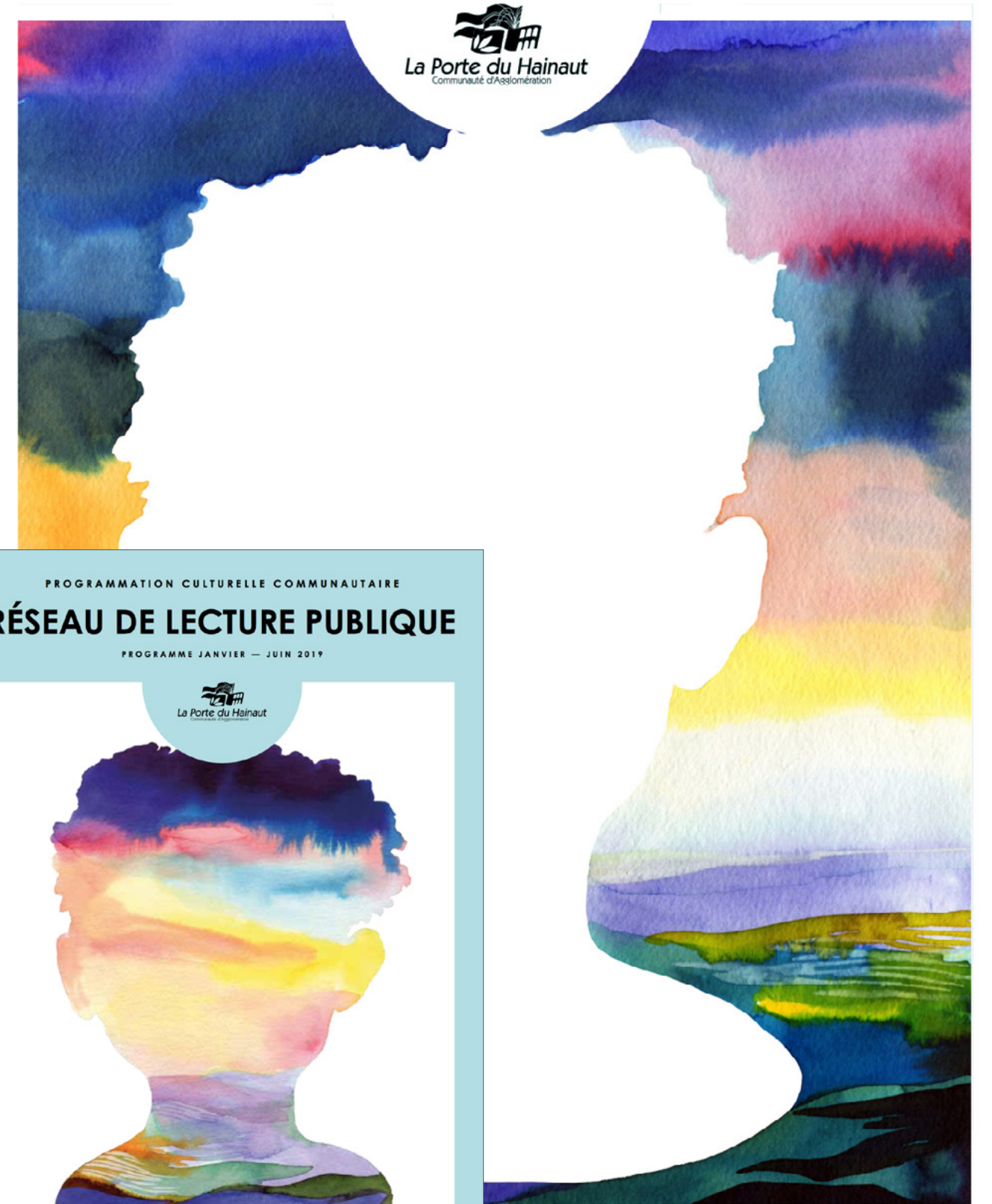
COLLABORATION

Communauté d'agglomération
2018-19

PROGRAMMATION CULTURELLE COMMUNAUTAIRE

RÉSEAU DE LECTURE PUBLIQUE

PROGRAMME SEPTEMBRE-DÉCEMBRE 2018



COLLABORATION

Eurométropole de Strasbourg
2016



COLLABORATION

Cie Les Bas-bleus – Séverine Coulon
2016

filles & soie

spectacle tout public à partir de 5 ans
librement adapté d'un album de Louise Duneton



de Séverine Coulon



COLLABORATION

22PUBLICATIONS
2016



COLLABORATION

éditions 476
2015

